



Fées bretonnes, dames des sources et saintes chrétiennes

COLLECTION JONAS/HARBINE-TAPABOR - RMN-GRAND PALAIS (MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE NATIONALE)/LOIC HAMON

L'Église eut fort à faire pour lutter contre les cultes dédiés à Épona, divinité très populaire dans toute la Gaule (v. 58 av J.-C.).



En Bretagne, à partir du VI^e siècle, les évêques recyclent à tour de bras les idoles païennes pour lutter contre le paganisme incarné par les déesses-mères et les pratiques magiques.

En l'an 550, raconte la *Vita Prima Sancti Samsonis*, composée au VIII^e siècle, l'évêque gallois Samson traverse la Manche pour aller prêcher en terre d'Armorique. À son arrivée au port, il découvre un *simulacrum abominabilem* : des hommes et des femmes mènent une danse échevelée autour d'une pierre levée en forme de phallus sur le sommet d'une montagne. Le primat s'approche du menhir, y grave une croix avec un instrument de fer et, de sa douce voix, dit aux assistants qu'ils ne doivent pas abandonner Dieu, créateur de toutes choses, pour adorer une idole...
En ce milieu du VI^e siècle, ce Samson à l'existence historique attestée (saint Samson de Dol), considéré comme l'un des sept saints fondateurs de la Bretagne, n'est pas le seul missionnaire venu d'outre-Manche à arpenter l'ouest de la Gaule, conquise six cents ans plus tôt par César. « Il existe un fondement aux légendes de saints gallois ou irlandais traversant la Manche dans des auges en pierre, explique l'archéologue Patrick Galliou, professeur honoraire de l'université de Brest. La carte de l'Empire romain d'Occident, rallié au christianisme depuis le règne de Théodose (346-395), est alors bouleversée par les invasions germaniques. Le royaume de Paris est désormais

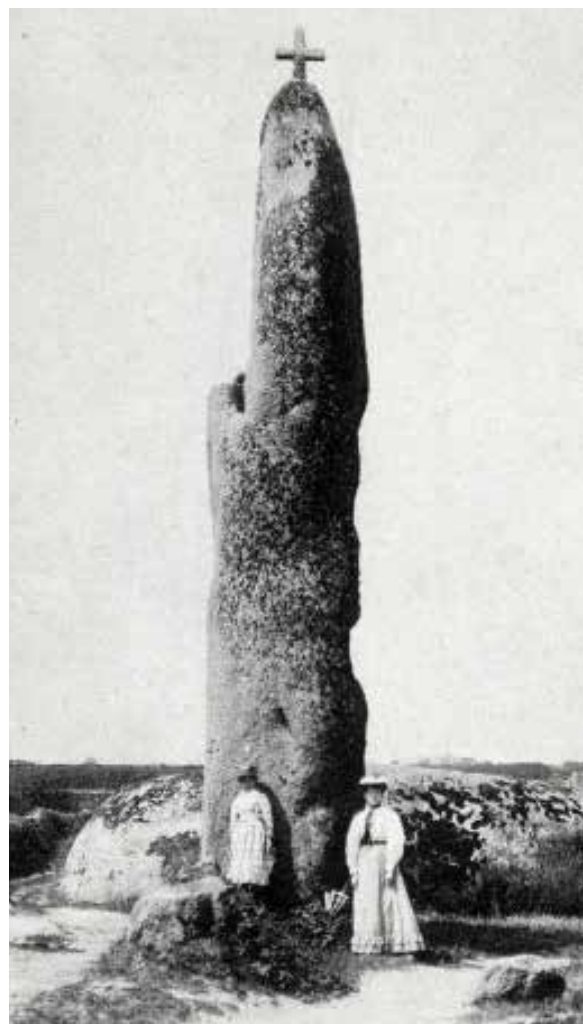
Les fées bretonnes sont étroitement associées à la présence de l'eau et à la nature (Illustration de 1896).

tenu par les Francs ; le sud-est de la Bretagne insulaire est occupé par les Angles et les Saxons ; en Irlande, les monastères chrétiens se multiplient. L'archéologie et surtout l'étymologie en témoignent, nombre de Bretons des îles, menés par des hommes d'Église aux pouvoirs politiques étendus, migrent à cette période pour venir s'installer en Bretagne continentale. » Le vieux breton – en réalité un substrat gaulois mêlé d'influences latines et celtes insulaires – se forge précisément à ce moment.

UN PAGANISME PERSISTANT...

Sur la péninsule armoricaine, comme ailleurs en Gaule, les évangélisateurs trouvent du grain à moudre. Bien que dotée de cités, de fortins et de voies par les Romains, la Bretagne reste une terre de confins, où les croyances ancestrales dans les éléments de la nature perdurent. Dans les campagnes, la population continue d'attribuer un pouvoir magique aux eaux, aux pierres, aux arbres, auxquels les Gaulois, les Celtes et sans doute leurs prédécesseurs vouaient un culte. Elle vénère en particulier les fontaines sacrées, sur lesquelles régnaient autrefois Ana/Dana et Épona, avatars gaulois de la déesse-mère celte de la fécondité, présentant des aspects communs avec la Gaïa de la mythologie grecque. Depuis la conquête de la Gaule, on vient y invoquer des déesses du panthéon romain, telles Minerve ou Vénus. Les vertus supposées guérisseuses et régénératrices des sources, qui fécondent la terre avant de ressurgir au soleil, se combinent souvent avec celles des rochers, des mégalithes, des arbres qui les entourent. De cette période, subsistent en Bretagne quelques traces archéologiques, comme ces statuettes de Vénus,

L'Église tenta de détourner les lieux de culte païen en y apposant sa marque (menhir à Brignogan, Finistère).



NE SOUILLEZ PAS VOS ÂMES PAR CES VAINES CÉRÉMONIES, RECONNAISSEZ PLUTÔT LE VRAI DIEU...

parfois gravées de croix, ou de mères allaitant assises dans un fauteuil retrouvées à Crac'h et à Carnac, dans le Morbihan. Certains sites, comme la chapelle de Langon, en Ille-et-Vilaine, où a été mis au jour une fresque de Vénus, ou la statue-fontaine dite Vénus de Quinipily, dans le Morbihan, sont d'ailleurs restés les siècles suivants associés à des rites de fécondité (voir encadré ci-contre). « Nombre de fontaines bretonnes portent aussi des noms en -onna, probablement hérités de la déesse-mère Épona, plus tard habilement christianisés, comme celles de Notre-Dame de Crénénan à Guéméné, dans le Morbihan », note l'historien Pierre Audin, spécialiste des survivances du paganisme dans le christianisme en France. Les écrits des premiers évêques chrétiens en Gaule nous renseignent de façon plus large sur la vitalité des pratiques issues du paganisme. Nés

dans un monde gallo-romain, rapidement intégrés à l'élite mérovingienne, tous sont familiers de la magie et du merveilleux, ce qui ne les empêche pas de les considérer comme sacrilèges. « Mes enfants, il n'y a rien de divin dans ces eaux. Ne souillez pas vos âmes par ces vaines cérémonies, mais reconnaissez plutôt le vrai Dieu... », exhorte l'évêque Grégoire de Tours (538-594) dans *De Gloria Confessorum* face aux offrandes et aux sacrifices d'animaux autour des lacs. « Chaque fois que vous tomberez dans quelque infirmité, ne faites point de cérémonies diaboliques aux sources... », fulmine pour sa part Eloi (588-660), évêque de Noyon et argentier du roi mérovingien Dagobert I^{er}.

... DONT L'ÉGLISE TARIT LES SOURCES

La reconquête est en marche. Sur le terrain, les ermites et missionnaires bretons commencent par ériger des oratoires à quelque distance des lacs, des fontaines, des menhirs, afin d'attirer les pèlerins et leurs offrandes. Chaque fois que cela est possible, les sanctuaires gallo-romains sont détruits par le feu, les statues renversées.



L'immense majorité des créatures et entités à qui sont rendus des cultes sont féminines (*La Danse des Korigannes*, gravure, XIX^e siècle).

Aphrodite, sorcière reconvertie

Dans le bourg de Langon, en Ille-et-Vilaine, on a retrouvé au XIX^e siècle sous la chapelle et la fontaine de Sainte-Agathe, datées du VI^e siècle, un édifice gallo-romain orné d'une fresque de Vénus/Aphrodite sortant des eaux et d'un amour chevauchant un dauphin. Du sous-sol a été exhumée une statuette féminine en terre cuite blanche, à la poitrine nue, main droite sur le ventre, main gauche soutenant un sein. Jusque dans les années 1950, les mères nourricières allaient s'asperger d'eau à la fontaine et faisaient 7 fois le tour de l'oratoire pour obtenir une meilleure montée de lait. Dans le Morbihan, le parc du château de Quinipily-en-Baud conserve, lui, une statue dite Vénus de

Quinipily qui s'avère être la copie d'une statue beaucoup plus ancienne, localement nommée La Couarde. Primitivement placée sur un monticule dominant une boucle du Blavet, près d'une cuve en granit alimentée par une source, elle fut jetée à l'eau au XVII^e siècle par les Jésuites avant d'être récupérée et secrètement copiée par le châtelain. Après son transfert, disent les archives de l'évêché de Vannes, les jeunes couples désireux d'avoir un enfant ont continué à venir se frotter à la statue et à se baigner nus dans les eaux du bassin, à la faveur de la nuit.

Jetée à l'eau, vandalisée, la Vénus de Quinipily continua pourtant à être l'objet de rites ancestraux de la part de la population locale.



À LIRE

• *La Bretagne des saints et des rois: V^e-X^e siècle*, André Chédeville et Hubert Guillotel, éd. Ouest France, 1984.

À VOIR

• Les collections du haut Moyen Âge du Musée de Bretagne à Rennes. www.musee-bretagne.fr/

Certains sites mégalithiques sont saccagés, comme celui des Pierres droites de Monténeuf, dans le Morbihan. Par leurs capitulaires, les rois francs soutiennent les interventions du clergé. Mais les prélats doivent parfois fuir sous les huées ou les jets de pierres. À cette époque se forge parallèlement dans la tradition bretonne un répertoire de personnages féminins liés à l'eau, tantôt bienveillants, tantôt malveillants, déjà déformés par le christianisme.

LES LÉGENDES ONT LA PEAU DURE

Dans le Finistère, à Loqueffret, une Dame de la source donnait à boire aux pèlerins dans un bol d'or attaché à sa ceinture par une chaîne d'or. Le seigneur du lieu lui interdit un jour l'accès de la fontaine. Dans l'îlot du Loch, dans l'archipel des Glénans, une fée des eaux, la Gwrach – « vieille femme, sorcière » en breton –, attirait les hommes dans un étang. Elle est rendue inoffensive grâce à trois objets ayant appartenu à trois saints différents. À Saint-Pôtan, dans les Côtes-d'Armor, une Dame habite la fontaine, sous la forme d'une anguille... Autant de légendes qui entrent en résonance avec les figures du roman arthurien, la sorcière Morgane et la fée Viviane, qui n'apparaissent que plus tard, au Moyen Âge (voir encadré ci-contre).

Devant la résistance de la population, l'Église s'adapte. Les chapelles se rapprochent des sources; certaines les

MALGRÉ LA PRÉSENCE DES SAINTES CHRÉTIENNES, LES PRATIQUES MAGIQUES NE FAIBLISSENT PAS

recouvrent même directement, le point d'eau étant parfois placé juste en dessous du maître-autel, comme Saint-Guénolé à Brest ou la chapelle Notre-Dame de la Fontaine à Saint-Briec... D'autres, comme la chapelle Saint-Tugen de Primelin, dans le Finistère, utilisent en guise d'autel une table de dolmen reposant sur deux colonnes gallo-romaines. Il s'agit là de véritables sanctuaires construits en l'honneur de la fontaine ou de la pierre sacrée, considérée comme une relique. Dans le même temps, on christianise les menhirs à tour de bras, en y gravant ou en y fichant des croix au sommet, ou encore en les sculptant en forme de croix. Dans tous les cas, il s'agit de consacrer une seconde naissance de la source ou de la pierre, chrétienne après avoir été païenne, avec l'appui matériel et financier de la population. « *Ne supprimez pas les fêtes et les sacrifices que les Bretons célèbrent en l'honneur de leurs dieux; transportez-les seulement au jour de la dédicace de l'église ou de la fête des saints martyrs, afin que, tout en conservant quelques-unes des joies matérielles de l'idolâtrie, ils soient plus facilement amenés à goûter*



Associées à l'eau, source de vie, les idoles païennes et les déesses-mères seront peu à peu récupérées par l'Église.

les joies spirituelles de la foi chrétienne », recommande le pape Grégoire I^{er} (v. 540-604) à ses évêques. Le clergé s'ingénie dès lors à changer les dates des cérémonies et à rebaptiser chapelles et sources de vocables de saintes chrétiennes. Parmi elles, la martyre romaine Barbe; la fille du roi breton du IV^e siècle Ursule; Anne, mère de la Vierge, dont le culte est mentionné en Armorique dès le VI^e siècle par les *Virtutes Apostolorum*, un ensemble de vies apocryphes d'apôtres et dont la figure se confond avec l'antique Ana/Dana, déesse-mère du peuple mythique des Tuatha Dé Danann en Irlande.

LA VIERGE MAGIE

Mais la plus souvent choisie demeure la Sainte Vierge, qui assure encore aujourd'hui la protection de plus de 130 sites, guérisseurs ou non, sans compter les Fontaines Marie, les sources de la Bonne Dame ou de la mère de Dieu. « *C'est la patronne idéale pour une source, car elle présente toutes les qualités maternelles et protectrices que les païens trouvaient chez les Mères, sa représentation même est assez proche de celle des divinités d'autrefois* »,

reprend Pierre Audin. Si la présence des saintes chrétiennes sauve les apparences, les pratiques magiques ne faiblissent pas, au contraire. En témoignent les rites de fécondité, de guérison ou de divination qui perdureront chez les Bretonnes ferventes jusqu'au milieu du XX^e siècle. À la chapelle de Gulvain à Edern, dans le Finistère, elles s'aspergeaient le ventre et les seins de l'eau « miraculeuse » de la fontaine pour retrouver la fécondité, avant d'y jeter trois épingles; si elles surnageaient, leurs vœux étaient exaucés. À la fontaine de Saint-Guyomard, au cœur des landes de Lanvaux, il fallait, après s'être désaltéré, se frotter contre la Pierre droite, menhir de 5 mètres de haut encastré dans la chapelle... et tous les maux disparaissaient. Sur la plage du Croisic, les mères venaient rouler leurs bébés sur l'énorme roche où reposait la chapelle Saint-Goustan, leur frottaient les jambes à l'eau de la source proche et effectuaient trois fois le tour de l'oratoire, pour qu'ils se mettent à marcher. Ainsi soit-il.

Pascale Desclos

Morgane et Viviane, quand les fées se rebiffent

L'imaginaire breton fait aujourd'hui la part belle à la sorcière Morgane et à la fée Viviane, toutes deux disciples de Merlin l'enchanteur dans la mythique forêt de Brocéliande. Quand il apparaît en 1135, dans la *Vita Merlini* du clerc gallois Geoffrey de Monmouth, le personnage de Morgane est d'abord désigné comme la principale des neuf prêtresses de l'île d'Avalon, experte dans l'art de guérir par les plantes. Elle soigne et sauve le roi Arthur mourant, après la bataille de Camlann. Mais au fil des différentes versions du roman arthurien, elle est chassée de la cour du roi, se réfugie auprès de Merlin qui lui livre le secret de ses potions et sorts, et retourne sa science contre Arthur. Viviane, elle, n'entre en scène

dans le cycle arthurien qu'au XIII^e siècle. Pour séduire cette jeune fée des eaux et de la forêt, peut-être inspirée par Diane chasseresse, l'enchanteur en fait aussi son élève. Mais après avoir appris ses tours, elle l'enferme à jamais dans son palais, sous les eaux du lac de Brocéliande. « *En accédant à la connaissance, la guérisseuse et la fée ont acquis une part d'ombre*, commente Claudine Glot, présidente du Centre de l'imaginaire arthurien à Comper, dans le Morbihan. À mesure de sa christianisation, le roman disqualifie le savoir des femmes et traduit le message de l'Église: *il est dangereux de laisser les femmes apprendre.* »

Quand Merlin incarne la sagesse, les deux femmes sont, elles, porteuses d'une part d'ombre.

